

Ressac

Thierry Horguelin

Number 55, Summer 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22804ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Horguelin, T. (1991). *Ressac. 24 images*, (55), 3–3.

RESSAC



Enrica Maria Modugno et
Tony Nardi dans
La Sarrasine.

Plusieurs films québécois seront à l'affiche à l'automne : *La Sarrasine* de Paul Tana, *Le fabuleux voyage de l'ange* de Jean-Pierre Lefebvre, *La demoiselle sauvage* de Léa Pool, *L'Ange noir* de Robert Favreau, *Le pianiste* de Claude Gagnon, *L'assassin jouait du trombone* de Roger Cantin, *Le spasme de vivre* de Richard Boutet. Trouveront-ils tous leur public ?

Trop ou trop peu : l'amateur de cinéma n'a plus guère le choix qu'entre la disette et la surabondance. Pendant que les grosses machines du commerce (auxquelles il serait d'ailleurs sot d'opposer un mépris de principe) organisent la stratégie de leur vente en fonction des périodes clés de Noël et de la saison estivale, la sortie de films européens et québécois attendus (sous bénéfice d'inventaire) est, de plus en plus, systématiquement repoussée à l'automne, pour profiter de la rampe de lancement et de la surexposition médiatique d'un important festival du mois d'août (lequel ne semble d'ailleurs pas ménager les pressions en ce sens). L'action conjuguée de cette tactique commerciale et de cette politique de rétention n'a que des conséquences regrettables. À de grandes périodes de vide (de janvier à mai, depuis deux ou trois ans) succèdent des périodes d'embouteillage monstre où les films jouent aux autos tamponneuses et se parasitent les uns les autres.

Résultat : le temps d'exploitation des films raccourcit dramatiquement — il n'est plus que de six semaines en moyenne par film à Montréal —, alors même que le grand public préfère désormais consommer ses films à la télé (conventionnelle ou payante) ou au vidéo-club, et ne se déplace plus qu'exceptionnellement en salles (pour voir *Cyrano*, par exemple). De cette situation de fait, ce sont les petits films européens qui pâtissent le plus, et, du même coup, le public cinéophile, condamné tantôt à l'anorexie, tantôt à la boulimie.

Heureusement, quelques outsiders parviennent à se glisser entre les mailles du filet : on est ainsi content que l'attachant *Mado, poste restante* ait trouvé son public grâce au bouche à oreille, et l'on souhaite bon vent à *Halfaouine* et surtout à *Tilaiï*. Enfin, pour une revue comme la nôtre dont le rythme de parution est bimestriel, cette situation ne pose pas que des problèmes de « cuisine » et d'équilibre (comment, dans l'avalanche d'automne, donner à tous les films qui nous importent la place qu'ils méritent ?). Elle permet parfois, dans le relatif désert de l'actualité cinématographique que nous traversons au moment de la préparation de ce numéro, de reposer quelques questions fondamentales sur l'état présent du cinéma.

Le numéro que vous tenez entre les mains s'ouvre donc sur un doublé antithétique. D'un côté, la sortie longtemps attendue du *Décatalogue* de Kieslowski nous donne l'occasion de saluer l'une des œuvres les plus rigoureuses et les plus cohérentes que nous ait donnée le cinéma de ces dernières années, dont la fausse simplicité cache une maîtrise sereine et dénuée de toute affectation. De l'autre, un film symptôme qui a partagé la rédaction entre l'adhésion, la perplexité favorable ou non et la réprobation, réaction mêlée dont rend bien compte l'article qui suit. Pour ma part, je suis tenté de voir dans *Merci la vie* le témoin de l'impasse où s'est enfermé un certain cinéma d'auteur obsédé de ses effets de maîtrise au point de céder aux morceaux de bravoure et au confusionnisme les plus discutables. Mais de tout cela, bien sûr, il faudra reparler. ■

Tbierry Horguelin